



CAPRICES
et
CAMEES

DE ROME
A LA
NOUVELLE-ATHENES

LAURENT de COMMINES
DESSINS



GALERIE
LA NOUVELLE ATHÈNES

Raphaël Aracil de Dauksza & Damien Dumarquez



Caprices et camées
De Rome à La Nouvelle Athènes



Œuvres de Laurent de Commynes

Exposition du 21 juin au 12 juillet 2018

22, rue Chaptal - 75009 Paris
01.75.57.11.42 - 06.23.14.97.85
contact@lanouvelleathenes.fr - www.lanouvelleathenes.fr



Préambule



Laurent de Commines ne vit pas parmi nous.

Esthète rêveur, revenu d'un siècle qui n'est pas le sien, il semble être né dans le Berry au début des années 1760. Très tôt, il se passionne pour l'art du dessin. On peut le voir s'installer au coin d'une table ou sur une console, crayons et pinceaux à la main, croquer les moindres recoins du domaine familial. Encore jeune homme, il quitte sa région natale et gagne Paris pour se former à l'architecture et à l'aquarelle. Son talent lui ouvre rapidement les portes des plus élégants salons parisiens, puis vers l'âge de vingt ans, il entreprend une série de voyages à travers l'Europe. Carnet à la main, il découvre l'Angleterre de George III, le royaume de Prusse, la Thuringe, la Baltique et la grande Russie des tsars. Plus tard, sur les traces d'Hubert Robert, il parcourt l'Italie, de Gênes jusqu'en Sicile, séjournant longuement à Rome où il fréquente la Villa Médicis. Enfin arrivé dans les environs de Naples, les fastes du règne des Murat ainsi que les sites de Pompéi et Herculaneum, toujours en fouille, le marquent éternellement. Érudit, poète amateur, il dialogue avec les architectes, les peintres et les écrivains venus des quatre coins de l'Europe chercher l'inspiration dans les restes d'une antiquité à réinventer, et peut contempler les germes du romantisme naissant aux pieds des ruines de la via Appia.

De retour à Paris, il vit de ses dessins et de ses aquarelles, puisant ses modèles dans les nombreux croquis rapportés de ses voyages. Rapidement, les éditeurs lui commandent

illustrations et projets d'affiches pour des publications artistiques. Son œuvre se nourrit, à cette époque, des textes d'Hugo, de Châteaubriand et surtout de Balzac, dont *La Comédie humaine* débutée en 1829, offre titres et propos à plusieurs de ses aquarelles d'intérieurs.



Nous ne savons pas qu'elle fut la relation de Laurent de Commynes avec Théophile Gautier, mais les deux hommes, même s'ils ne se sont jamais rencontrés, semblent se répondre l'un l'autre, d'une strophe à un trait d'encre, d'un vers à un aplat dilué d'aquarelle. L'auteur du recueil *Émaux et Camées* partage avec l'artiste une tendresse particulière pour

les bijoux, les pierres précieuses et une affection commune pour Ingres et l'Italie. Tous deux savent teinter leur travail d'une lumière raffinée à l'orientalisme grandement fantasmé, ou d'une obscurité propre aux cabinets d'étude confinés.

C'est donc à Théophile Gautier, co-auteur invité, que nous laisserons le soin de dialoguer avec l'artiste, page après page, œuvre après œuvre.

Damien Dumarquez





Paradis perdus Capriccios ciselés



Au cours d'une brève période allant de 1795 à 1825, quelque part entre les portiques d'Égypte, le golfe de Naples et les prairies de Potsdam, apparut un moment bleuté du goût. Un instant de rêverie apollinienne, commune à toute l'Europe, où des pinceaux idéalistes firent naître des paradis soyeux, des édens d'or et d'ivoire. Peintres, architectes, ornemanistes s'employèrent à inventer une Antiquité calme et embijoutée, d'une sérénité toute davidienne, protégée d'un été constant par les stores passementés et des chaos de l'Histoire par les revirements diplomatiques. L'Italie des napoléonides ressemble alors à un opéra de Rossini : les hussards encombrant les routes lombardes de leurs tambours trompétant tandis que les princesses canovesques, toutes couvertes d'étoles brodées et de diadèmes, poussent leur aria perlé dans les salons toscans. Pendant près de quinze ans, un bel canto scintillant monta au-dessus des cyprés, roucoula parmi les lustres stendhaliens, «cavatina» sur les baldaquins de Caserte, puis retomba en largo expirant vers les boudoirs des cours en exil.

Vers 1820, quelques princes saxons, quelques lords dépressifs hantaient toujours et encore les rives de l'Arno et les ruines du Péloponnèse, amassant des fragments de marbre blanc ou se coiffant de turbans incarnats. Spleen ombreux et Orient solaire imbibaient désormais l'eau des pinceaux. Partout s'incrustait le sentiment du temps qui fuit, de l'Olympe qui pâlit, du camée qui s'ébrèche...

Aussi, dans un brouhaha de compas et d'équerres, de jeunes architectes en redingote tentèrent de rendre leur grandeur mythique aux acropoles de leurs songes et aux cathédrales de leur enfance.

Messieurs Duban, Schinkel, Hugo et Mérimée bâtirent avec ferveur mille châteaux en Espagne. De douces lumières dorées vinrent caresser leur Sicile de papier, leur Crimée d'aquarelle et leur Rhénanie lavée d'encre. À l'optimisme inventif de leurs reconstitutions, ces romantiques mêlèrent l'intuition voluptueuse de leurs propres reflets, ignorant que nous regarderions leurs dessins avec la nostalgie éblouie des « modernes » désillusionnés. C'est dans cette même lueur de mémoire, dans une identique luminosité de paradis perdu que j'élabore ici mes caprices. Improbables et orfévres, nocturnes et disparus, ils condensent tout ce que nous aurions voulu vivre et croire tangible. Tout ce que nous aurions ciselé si nous avions été nous-même les élèves d'Ingres : l'Orient intact des sérails, la splendeur sécurisante des palais romains, le romanescque du goût troubadour, le bonheur de dorer les crépuscules...



Il y a trente ans, lorsque j'aménageais l'exposition *Un âge d'or des arts décoratifs 1814-1848* au Grand Palais, j'avais tenté d'évoquer, par des murs mauve clair et des estrades vert billard, la frivolité à la fois mondaine et mélancolique qui s'attache désormais à cet atticisme lointain. Mobilier marqueté, porcelaines, papiers peints et soieries s'ordonnaient et se répondaient, chacun racontant un instant de la légende romantique. Faute de place, y manquaient pourtant mille images qui demeurent aujourd'hui l'âme de ce temps : les satins blancs de Gérard, les clairs de lune de Bidault, les souvenirs d'enfance du Prince de Joinville, les pins parasols de Hyacinthe Dunouy... Ici encore, puissent les spectateurs de mes caprices deviner la mémoire de ces absents, sentir leur souvenir comme un arrière-plan mental que le peintre garde au fond de lui-même, secrètement convaincu que c'est bien leurs clefs qui ouvrent un monde et l'offrent à l'imagination.

Laurent de Commynes





En guise de préface

L'on a dans le monde les plus étranges idées sur la peinture.

Nous ne parlons pas ici des honnêtes bourgeois qui veulent des tableaux sans ombre et sans perspective, à la manière chinoise ;

Ni des amateurs délicats qui s'étonnent que l'on ne traite pas les cheveux un à un ;

Ni des femmes charmantes qui demandent que l'on épulse sur leur teint les roses et les lis ;

Ni des cuisinières abominables et des sapeurs-pompiers assortis, qui réclament pour leur argent de la couleur de chair plus fine ;

Mais bien des connaisseurs, d'un goût en apparence plus irréprochable et plus attique ; des critiques experts et assermentés près les journaux ; des littérateurs à dissertations, des nébuleux professeurs d'esthétique transcendante, des femmes sensibles et impressionnables parvenues à un grand âge, de certains artistes plus ou moins rasés, et de tous ceux qui ont copié en pension des têtes de Lemirre, et qui se sont distingués en reproduisant, d'après la bosse, le nez majestueux de Jupiter-Olympien.

Tous ces braves gens déraisonnent à l'endroit de la peinture de la manière la plus impertinente du monde ; on croirait vraiment, à les entendre, qu'ils parlent musique.

La peinture a ce malheur, que quiconque jouit d'une paire d'yeux ou d'un binocle en place d'yeux, se croit en droit de la juger, et se regarde comme très compétent.

Rien n'est plus faux.

Théophile Gautier, « De la composition en peinture » (extrait), *La Presse*, 22 novembre 1836

Salle Piranèse au Louvre, 2015

Encres de couleur sur papier

26,5 x 26,5 cm

Signé en bas à droite



*J'avance parmi les décombres
De tout un monde enseveli,
Dans le mystère des pénombres,
A travers des limbes d'oubli.*

Théophile Gautier

«Le Château du souvenir» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Le candélabre en marbre à l'arrière-plan est composé d'éléments de dates diverses, allant de l'époque romaine au XVIII^e siècle. Il fut assemblé selon un dessin de Giovanni Battista Piranèse (1720-1778), célèbre graveur et architecte italien. Installé dans le tombeau de ce dernier, dans l'église Santa Maria del Priorato à Rome, il fut acquis par le Louvre auprès de ses héritiers en 1815.



Garde meuble égyptien de Vivant Denon, 2015

Encres de couleur sur papier

28 x 28 cm

Signé en bas à gauche



Pas un accident ne dérange

La face de l'éternité ;

L'Égypte, en ce monde où tout change,

Trône sur l'immobilité.

Théophile Gautier

«L'Obélisque de Luxor» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Dominique-Vivant Denon (1747-1825) fut dessinateur, graveur, écrivain, historien de l'art, égyptologue, diplomate et administrateur. Entre 1798 et 1799, il accompagne le jeune Bonaparte en Égypte et rapporte plus de quatre cents croquis de son voyage qui lui serviront à l'illustration de son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*. À leur retour, le Premier Consul nomme Vivant Denon directeur général du Muséum central des arts, qui deviendra le musée Napoléon puis le musée du Louvre. Aujourd'hui, l'une des ailes du musée du Louvre porte son nom.



Atelier de Duban en Sicile, 2018

Encres de couleur sur papier

28 x 28,5 cm

Signé en bas à gauche



*Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique
Juxtaposé leurs rêves blancs*

Théophile Gautier

«Affinités secrètes» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Félix Duban (1798-1870) fut lauréat du prix de Rome d'architecture en 1823. Profondément marqué par son séjour en Italie, il ne visita cependant jamais la Sicile. Nommé architecte de l'École des Beaux-Arts de Paris à la faveur de la révolution de 1830, il dirigea les restaurations du château de Blois et de la Galerie d'Apollon au Louvre. Son œuvre nourrie de références à l'architecture gréco-romaine trouve son apogée dans la construction et les décors de la cour des études à l'École des Beaux-Arts de Paris dont il ne put achever les travaux.



Révoir de Schinkel à Capri, 2013

Encres de couleur sur papier

28,5 x 28,5 cm

Signé en bas à gauche



*Sculpte, lime, cisèle ;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant !*

Théophile Gautier
«L'Art» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Karl Friedrich Schinkel (1781-1841) est un peintre et architecte prussien. Il voyage pour la première fois en Italie en 1803 et développe un style dont le néoclassicisme marquera profondément l'architecture prussienne. Plus inspiré par la pureté des temples grecs que par l'esprit romain des architectes français qui accompagnaient les armées napoléoniennes occupant Berlin, Schinkel entreprend une véritable métamorphose de la capitale prussienne. Également théoricien, il envisage de transformer l'Acropole d'Athènes en palais pour abriter la royauté dans une Grèce nouvellement libérée du joug turc.

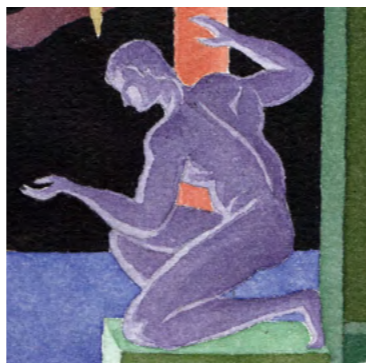


Galerie des antiques à Naples, 2015

Encres de couleur sur papier

26,5 x 26,5 cm

Signé en bas à gauche



*Voici dix ans bientôt que du haut de ma tour
De la flotte des Grecs je guette le retour,
Attendant, sans espoir, qu'à l'horizon flamboie
Le signal convenu pour la prise de Troie.*

Théophile Gautier

«L'Orestie» (extrait), *Poésies nouvelles inédites et posthumes*

Quelques années après son accession au trône de Naples en 1734, le roi Charles III entreprend des fouilles archéologiques à Herculaneum. Les œuvres découvertes sous les cendres viennent compléter la collection qu'il avait héritée de la famille Farnèse par sa mère, constituant ainsi l'un des ensembles les plus prestigieux de sculptures de l'Antiquité. Le projet de création d'un musée pour les accueillir se précise en 1777 dans la perspective de regrouper les deux collections primitives au palazzo degli Studi. Le musée sera officiellement inauguré le 22 février 1816 sous le nom de Real Museo Borbonico.



Bibliothèque à Weimar, 2014
Encres de couleur sur papier
26,5 x 26,5 cm
Signé en bas à gauche



Elle lisait Novalis, un des auteurs les plus subtils, les plus raréfiés, les plus immatériels qu'ait produits le spiritualisme allemand; la comtesse n'aimait pas les livres qui peignent la vie avec des couleurs réelles et fortes, et la vie lui paraissait un peu grossière à force d'avoir vécu dans un monde d'élégance, d'amour et de poésie.

Théophile Gautier
Avatar (extrait), 1856

La bibliothèque Anna-Amalia de Weimar doit son nom à la duchesse de Saxe qui fit déposer plus de trente mille ouvrages dans le Grünen Schloss (château vert) de style français en 1761. Figure tutélaire du préromantisme, Goethe vivait à quelques mètres de la bibliothèque qu'il dirigea entre 1797 et 1832. Le bâtiment qui fut presque entièrement détruit par les flammes en 2004 a rouvert ses portes en 2007 après des travaux de restauration importants.



Boudoir aux miroirs, 2016
Encres de couleur sur papier
27 x 27 cm
Signé en bas à gauche



*Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit ;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l'oiseau fuit.*

Théophile Gautier
«Affinités secrètes» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Fille de Marie-Josèphe Tascher de La Pagerie (future Joséphine, épouse de Napoléon) et de son premier mari le vicomte Alexandre de Beauharnais, Hortense (1783-1837) fut adoptée par l'empereur Napoléon Ier. En 1802 elle épouse Louis Bonaparte, l'un des frères cadets de Napoléon, et devient reine consort de Hollande en 1806, d'où son surnom de Reine Hortense. Elle est la mère de Charles Louis Napoléon, le futur Napoléon III. Suite à l'abdication de son mari du trône de Hollande en 1810, Hortense regagne Paris et le couple se sépare. Auguste Garneray, peintre du cabinet de la Reine Hortense, représente cette dernière dans son luxueux boudoir en 1811.



Rubis à la Sanseverina, 2015
Encres de couleur sur papier
26,5 x 26,5 cm
Signé en bas à droite



*D'un air de reine qui s'ennuie
An sein de sa cour à genoux,
Superbe et distraite, elle appuie
La main sur un coffre à bijoux ;*

Théophile Gautier
«Le Château du souvenir» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

La chartreuse de Parme ou chartreuse Saint-Jérôme est une ancienne chartreuse située dans les environs de la ville de Parme en Italie. Elle a inspiré le titre du célèbre roman de Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, écrit en 1838, qui raconte les aventures du jeune Fabrice del Dongo en Italie. La duchesse Sanseverina est la tante de ce dernier et l'éclat brillant de la cour de Parme.



Améthystes à la Borghèse, 2015

Encres de couleur sur papier

26,5 x 26,5 cm

Signé en bas à gauche



Pour Apelle ou pour Cléomène,

Elle semblait, marbre de chair,

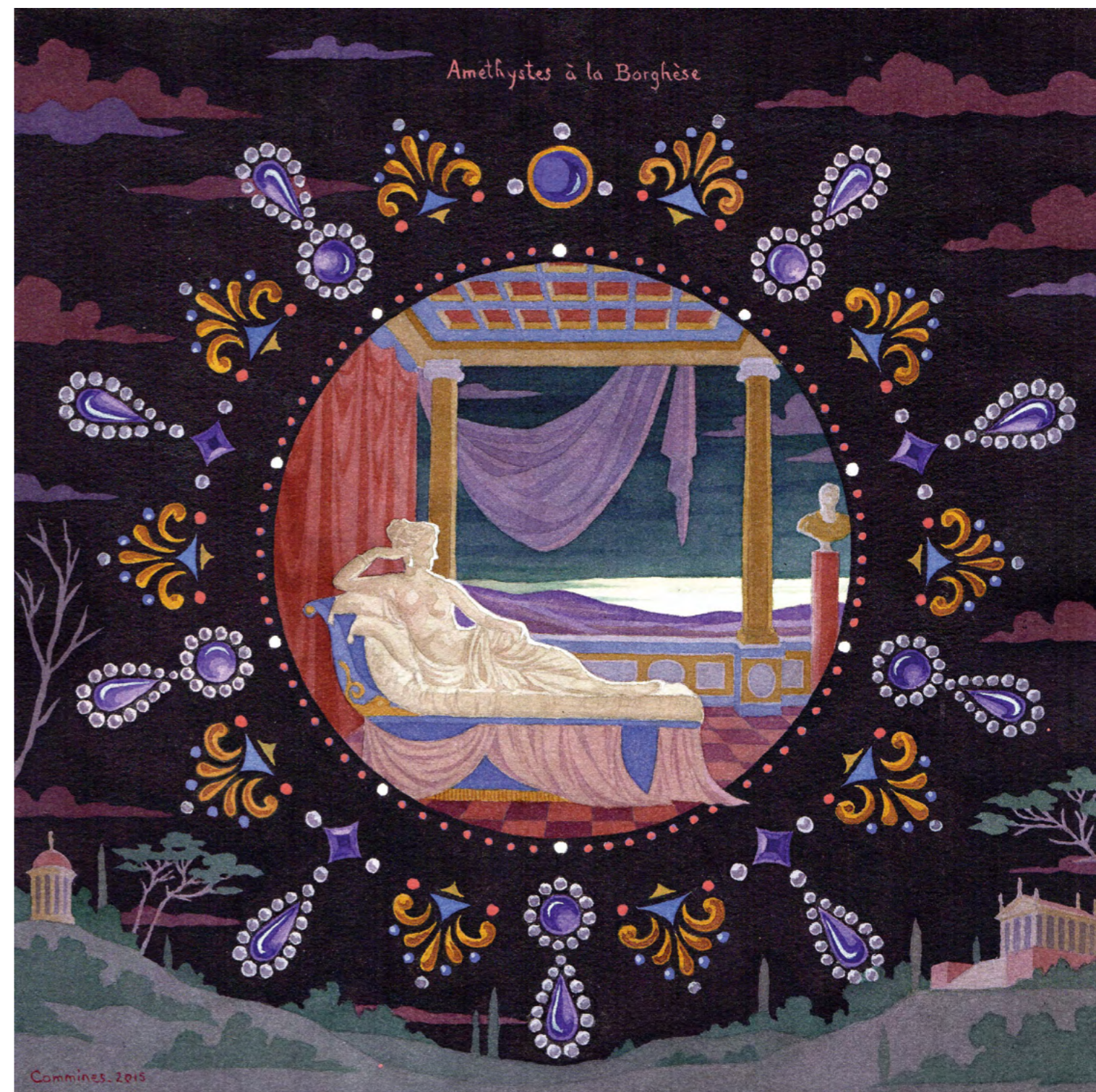
En Vénus Anadyomène

Poser nue au bord de la mer.

Théophile Gautier

«Le Poème de la femme» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Commandée par Camille Borghèse, le second mari de Pauline Bonaparte, la *Vénus Victrix* fut sculptée par Antonio Canova (1757-1822) entre 1805 et 1808. De style néoclassique et fortement inspirée par plusieurs modèles antiques, l'œuvre fit scandale. Une rumeur voulait que la princesse ait servi de modèle au sculpteur et qu'elle ait posé entièrement nue devant lui. L'œuvre est aujourd'hui encore exposée dans la Villa Borghèse à Rome.



Parure à la Belle Hélène, 2016

Encres de couleur sur papier

27 x 27 cm

Signé en bas à gauche



*Dites, la jeune belle !
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler !*

(...)

*– Menez-moi, dit la belle,
À la rive fidèle
Où l'on aime toujours.
– Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.*

Théophile Gautier

«Barcarolle» (extrait), *La comédie de la mort*, 1838

La Belle Hélène est le titre d'un opéra bouffe de Jacques Offenbach créé à Paris au théâtre des Variétés en 1864. L'œuvre raconte sur un ton parodique l'enlèvement (consenti) d'Hélène, reine de Sparte, par le beau Pâris, prince de Troie. Le titre inspirera à Auguste Escoffier, célèbre cuisinier, un dessert associant poire et chocolat : *la Poire Belle-Hélène*.



Camée au sérail, 2015

Encres de couleur sur papier

31,5 x 21,5 cm

Signé en bas à droite



Paresseuse odalisque, arrière !

Voici le tableau dans son jour,

Le diamant dans sa lumière ;

Voici la beauté dans l'amour !

Théophile Gautier

«Le Poème de la femme» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

En 1814, Jean-Auguste-Dominique Ingres reçoit une commande de Caroline Murat, reine de Naples. *La Grande odalisque*, langoureusement allongée, offre à notre regard la longue courbe de son dos et un visage d'enfant. La tradition voudrait que la jeune Atala Stamaty, âgée de dix ans, offrît ses traits à la belle étendue. Parée de bracelets, coiffée d'un turban et munie d'un éventail, elle évoque un orient fantasmé qu'Ingres, malgré sa longue carrière, ne visita jamais. Lors de sa présentation au Salon de 1819, l'œuvre fut mal accueillie par la critique.



À la cité ensevelie, à la dormeuse disparue..., 2017

Encres de couleur sur papier

27 x 28,5 cm

Signé en bas à gauche

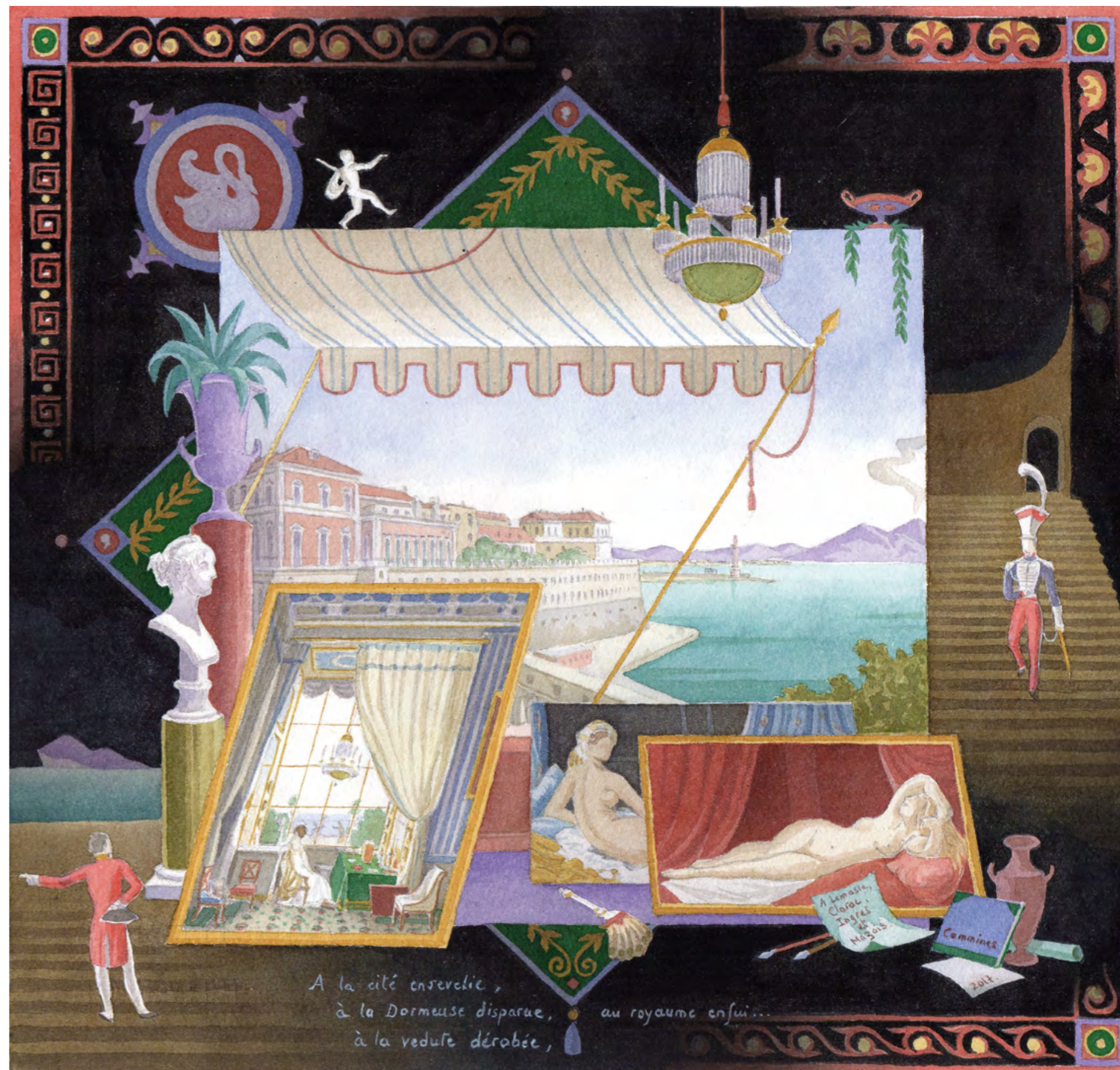


Il faisait une de ces heureuses journées si communes à Naples, où par l'éclat du soleil et la transparence de l'air les objets prennent des couleurs qui semblent fabuleuses dans le Nord, et paraissent appartenir plutôt au monde du rêve qu'à celui de la réalité. Quiconque a vu une fois cette lumière d'or et d'azur en emporte au fond de sa brume une incurable nostalgie.

Théophile Gautier

Arria Marcella-Souvenir de Pompéi (extrait), 1852

La Grande odalisque était le pendant d'un autre tableau d'Ingres, réalisé en 1807, *La Dormeuse de Naples*. Après le pillage du palais du roi de Naples en 1815, le tableau disparut et reste encore aujourd'hui introuvable. Dans une lettre adressée à Caroline Murat en 1832, Ingres la décrit de mémoire comme une femme nue allongée sur un lit de repos à rideaux cramoisis, la tête s'appuyant sur le bras gauche, le bras droit replié par-dessus la tête. De nombreux dessins permettent de connaître sa composition.

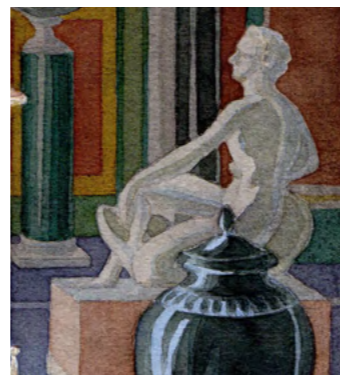


Villa Borghèse, 2018

Encres de couleur sur papier

29 x 23 cm

Signé en bas à gauche



*Jetant le voile qui te pèse,
Réalité que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poserais pour Canova.*

Théophile Gautier

«À une robe rose» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

En 1607, deux ans après que Camillo Borghèse fut élu pape sous le nom de Paul V, sa famille entreprit l'édification d'une villa sur des terres au nord de Rome. Le chantier, confié à Flaminio Ponzio, architecte qui avait déjà travaillé pour la famille, fut poursuivi par Giovanni Vasanzio, à la mort de ce dernier en 1613. À la fin du XVIII^e siècle, Marcantonio IV Borghese fait appel à Antonio Asprucci pour réaménager la décoration intérieure de la villa dans un goût néoclassique plus en accord avec l'époque. Ce dernier s'associe à de nombreux artistes pour réaliser des nouveaux décors encore visibles aujourd'hui. Les fresques ainsi réalisées évoquent l'histoire de la famille des propriétaires, depuis le mythique héros romain Marcus Furius Camillus jusqu'aux derniers Borghèse.



Villa sur le Pincio, 2017

Encres de couleur sur papier

29 x 23 cm

Signé en bas à gauche



*Merci, maître invaincu, prêtre fervent du beau,
Qui de la forme pure as conservé le moule,
Et seul, resté debout dans ce siècle qui croule,
De l'antique idéal tiens toujours le flambeau !*

(...)

*Et mon humble logis, devenu, grâce à toi,
Riche comme un palais et sacré comme un temple,
Pour ces hôtes divins est à peine assez ample !*

Théophile Gautier
À Ingres (extrait), 1866

En 1803, l'Académie de France à Rome s'installe dans la Villa Médicis, construite vers 1564 par l'architecte Giovanni Lippi à la demande du cardinal Giovanni Ricci di Montepulciano. C'est Napoléon Bonaparte qui décide, un an avant son sacre et dix années après l'incendie ayant dévasté les anciens bâtiments de l'Académie de France à Rome, d'installer celle-ci dans la Villa Médicis. L'intention du Premier Consul est de perpétuer l'institution fondée en 1666 par Colbert et de poursuivre l'enseignement des chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance que reçoivent les jeunes artistes lors de leur grand tour. Ingres, après y avoir été pensionnaire au début du XIX^e siècle, en devint directeur de 1835 à 1841.



Salon des cygnes de Monsieur Ingres, 2018

Encres de couleur sur papier

30 x 24 cm

Signé en bas à droite



M. Ingres, ce grand maître du seizième siècle, sur l'épaule de qui le doux Raphaël eût posé amicalement sa blanche main ; M. Ingres qui, dans son portrait de la Jeune Romaine, a créé le plus beau visage de femme que l'art ait réalisé depuis la Monna Lisa et la Jeanne d'Aragon (...)

Théophile Gautier

«De la composition en peinture» (extrait), *La presse*, 22 novembre 1836

Ingres, qui se voulait peintre d'histoire, fut le plus grand portraitiste de son temps. De ses débuts parisiens marqués par les trois portraits de la famille Rivière, en passant par son apprentissage en Italie durant lequel il multiplia les portraits dessinés des visiteurs romains, jusqu'aux commandes prestigieuses du second Empire, Ingres réalisa tout au long de sa vie plusieurs centaines de ces effigies intemporelles.



Cabinet mamelouk de Monsieur Girodet, 2018

Encres de couleur sur papier

30 x 24 cm

Signé en bas à gauche



*Je suis la sultane Scheherazade, et voilà ma bonne sœur Dinarzarde,
qui n'a jamais manqué de me dire toutes les nuits :
« Ma sœur, devant qu'il fasse jour, contez-nous donc, si vous ne
dormez pas, un de ces beaux contes que vous savez. »*

Théophile Gautier

La Mille et deuxième nuit (extrait), 1842

Anne-Louis Girodet s'avouait facilement « électrisé » par la beauté des mameluks. En 1809, à la demande de Dominique-Vivant Denon, il peint *La Révolte du Caire*, sujet inspiré par un épisode de la campagne d'Égypte menée par le général Bonaparte. Pour cette œuvre, le peintre multiplia les études de têtes d'orientaux vêtus de costumes étincelants et bigarrés, s'entourant d'étoffes luxueuses et d'accessoires exotiques.



Atelier d'architecte à Saint-Petersbourg, 2017

Encres de couleur sur papier

34 x 24 cm

Signé en bas à gauche



Il y a en architecture, comme en musique, des rythmes carrés d'une symétrie harmonieuse qui charment l'œil et l'oreille sans l'inquiéter.

Théophile Gautier

Le Voyage en Russie (extrait), 1858-1859

En 1773, l'impératrice Catherine II de Russie écrit une lettre depuis Saint-Petersbourg à l'Académie royale d'architecture de France. Elle y invite les architectes français à concevoir un monument s'inspirant des formes propres à l'Antiquité grecque et romaine. Charles de Wailly et Charles-Louis Clérisseau lui envoient des dessins. Mais l'impératrice, déçue, annonce qu'elle prendra finalement deux architectes italiens : Giacomo Trombara et Giacomo Quarenghi. La Russie trouvera son propre représentant du style néo-classique en la personne d'Andreï Voronikhine, architecte de la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan à Saint-Petersbourg.



Café Ziegler à Grenade, 2018
Encres de couleur sur papier
24 x 24 cm
Signé en bas à droite



L'aspect général de Grenade trompe beaucoup les prévisions que l'on avait pu se former. (...) On se figure une ville moitié moresque, moitié gothique, où les clochers à jour se mêlent aux minarets, où les pignons alternent avec les toits en terrasse ; on s'attend à voir des maisons sculptées, historiées, avec des blasons et des devises héroïques, des constructions bizarres, aux étages chevauchant l'un sur l'autre, aux poutres saillantes, aux fenêtres ornées de tapis de Perse et de pots bleus et blancs, enfin la réalité d'une décoration d'opéra représentant quelque merveilleuse perspective du moyen-âge.

Théophile Gautier
Grenade (extrait), 1842

Après s'être formé au métier de peintre dans l'atelier d'Ingres, Jules-Claude Ziegler s'intéresse parmi les premiers à la peinture espagnole qu'il découvre dans la galerie de Louis-Philippe au Musée du Louvre. Il copie d'ailleurs le *Saint François* de Zurbaràn et *l'Assomption* de Murillo. Artiste célèbre en son temps, il reçoit la prestigieuse commande du décor de l'abside dans l'église de la Madeleine à Paris. Au début des années 1840, Ziegler se retire dans sa propriété familiale pour se consacrer à la céramique puis à la photographie.



Bibliothèque gothique de l'hôtel de Cadignan, 2018

Encres de couleur sur papier

28,5 x 24,5 cm



*L'arabesque fantasque, après les colonnettes,
Enlace ses rameaux et suspend ses clochettes
Comme après l'espalier fait une vigne en fleur.*

Théophile Gautier

«Portail» (extrait), *La Comédie de la mort*, 1838

L'héroïne balzacienne des *Secrets de la princesse de Cadignan* collectionne les amants. Mais son amie la marquise d'Espard, à qui elle avoue n'avoir jamais été véritablement amoureuse, propose de lui faire rencontrer le baron d'Arthez, écrivain longtemps désargenté mais qui vient d'hériter d'une importante fortune familiale. La princesse de Cadignan entreprend de le séduire par des mensonges. Lors d'un dîner organisé par des amis de cette dernière, la vérité éclate. L'écrivain, épris de passion, défend la princesse malgré « ses secrets ».



Billard pompéien de l'hôtel de Nucingen, 2017

Encres de couleur sur papier

28,5 x 24,5 cm

Signé en bas à gauche



Le bourgeois n'est pas une chose, c'est un être ; certaines ressemblances éloignées ont d'abord fait croire qu'il appartenait au genre homme ; en effet, il est bipède et bimana ; c'est ce qui a induit les naturalistes en erreur.

Théophile Gautier

«Monographie du bourgeois parisien» (extrait), *La peau de tigre*, 1866

Le titre de *La Maison Nucingen*, roman de Balzac écrit en 1837, devait initialement être *La Haute banque*. Le baron de Nucingen, important banquier, organise de fausses faillites en s'entourant d'hommes de paille tel que celui qui fut un temps l'amant de sa fille, Rastignac. Balzac décrit la spéculation bancaire qui fait rage en son temps où les fortunes se font et se défont grâce à des manœuvres à triple détente ; une véritable partie de billard à trois bandes.



La Dame Blanche de l'hôtel Drouot rêvant sur les ogives de la vente Lafont, 2017

Encres de couleur sur papier

26 x 27,5 cm

Signé en bas à droite



*Les fantômes, quand minuit sonne,
Viennent armés de pied en cap ;
Biorn, qui malgré lui frissonne,
Salue en haussant son hanap.*

(...)

*Et tout d'une pièce, l'armure,
D'un corps absent gauche cercueil,
Rendant un creux et sourd murmure,
Tombe entre les bras du fauteuil.*

Théophile Gautier

«Le Souper des armures» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Le 13 janvier 2017, Jean Lafont, qui dirigea la manade Combet de 1945 à 1997, s'éteint à l'âge de 94 ans. Au cours de sa longue vie, l'homme constitua une collection d'objets d'art, tableaux et meubles principalement de style troubadour et néogothique. C'est au mas des Hourtès, sa maison aux volets verts située sur la commune du Cailar en Camargue, que ses amis du Tout-Paris pouvaient découvrir son goût particulier. Sa collection fut dispersée lors d'une vente qui eut lieu à l'Hôtel Drouot le 22 septembre 2017.



Le Génie du dessin pleurant la dispersion de la collection Orléans, 2017

Encres de couleur sur papier

26 x 25 cm

Signé en bas à gauche



*Tout au plus un petit génie
Du pied éteignait un flambeau ;
Et l'Art versait son harmonie
Sur la tristesse du tombeau.*

Théophile Gautier

«Bûchers et tombeaux» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Les 29 et 30 septembre 2015, les collections de feu Monseigneur le comte de Paris et feu Madame la comtesse de Paris, furent soumises aux feux des enchères. L'immense intérêt historique de la collection d'Orléans ne pouvait qu'attiser la convoitise des collectionneurs et des grands musées français. La vente fut marquée par plusieurs records de prix. On comptait, parmi l'ensemble de dessins, tableaux, meubles allant du XVII^e au XIX^e siècle, des œuvres de Louis Carrogis dit Carmontelle, d'Eugène Lami, ou du prince François de Joinville, l'un des fils de Louis-Philippe, grand voyageur et dessinateur de talent.



Un âge d'or des arts décoratifs, 2018

Encres de couleur sur papier

33 x 24 cm

Signé en bas à gauche



Nous cautions sur le Beau, lui savant, moi poète ;

Au galbe de l'amphore il préférerait le vin,

Il appelait le style un grelot creux et vain,

Et la rime, un écho dont le sens s'inquiète.

Théophile Gautier

La Vraie esthétique (extrait), 1845

En 1991 le Grand Palais présente une rétrospective magistrale des arts décoratifs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet : meubles, papiers peints, céramique, orfèvrerie, bronzes. Après le succès des ventes de la collection Castille et de la collection Lindon, qui marquait l'engouement pour le style Charles X, cette grande exposition tombait juste. Avec la Restauration et le retour des Bourbon, l'occasion est donnée aux meilleurs décorateurs, ébénistes, orfèvres et bronziers de créer un style nouveau. Mélange d'une certaine forme de modernité et d'emprunts aux motifs hérités du passé, l'art de cette époque donna lieu à sept expositions entre 1819 et 1849 qui témoignèrent de l'extraordinaire savoir-faire des artistes et artisans français.



Le Sablier de Charlus, 2014
Encres de couleur sur papier
25 x 25 cm
Signé en bas à droite



*Encore une autre fois Décembre
Va retourner le sablier.
Le Présent entre dans ma chambre
Et me dit en vain d'oublier.*

Théophile Gautier
«Le Château du souvenir» (extrait), *Émaux et Camées*, 1852

Palamède de Guermantes, baron de Charlus, est un personnage de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Aristocrate du faubourg Saint-Germain, il est un homme à la fois cultivé, intelligent et raffiné mais également orgueilleux, méchant, et parfois même brutal. Dans *Le Temps retrouvé*, Charlus, devenu très âgé, se satisfait dans une longue litanie funèbre d'avoir survécu à la plupart des personnages de son auteur, ponctuant sèchement leurs noms et leurs titres par le mot : « Mort! ». *Et chaque fois, ce mot « mort » semblait tomber sur ces défunts comme une pelletée de terre plus lourde, lancée par un fossoyeur qui tenait à les river plus profondément à la tombe.*



Nous tenons à remercier Elsa Manant et Léopold Comtet
pour leur précieuse collaboration dans la rédaction de ce catalogue.



Dépôt légal juin 2018 - ISBN 978-2-490440-00-9
Achevé d'imprimer à 350 exemplaires en juin 2018 par Samper Impresores - Espagne

Peintre, dessinateur et ornemaniste, Laurent de Commynes est né en 1960 à Bourges. Formé à l'histoire de l'art et à l'architecture, il a collaboré avec de grandes maisons telles que Haviland pour la création de porcelaines, la galerie Alb pour des modèles de mobilier ou avec les ateliers Pierre Frey et Boussac pour des motifs de papiers peints. En 2009 il a illustré le livre *Splendeurs et misères de l'hôtel de Thunes* chez J-C Lattès en collaboration avec Alexandre Pradère. Il est également l'auteur de *Caprices du siècle* chez Gourcuff Gradenigo en 2011.

Expositions récentes :

- *Les singeries de la Margravine*, galerie Philippe Mendes, 2013.
- *Dessins de la collection Carlos Quintas* à la fondation Espirito Santo, Lisbonne 2017.

